

t'avais dit de fermer la porte et non de l'apporter avec nous. »

« Oh dame, tant pis, puisque je l'ai apportée jusqu'ici, je vais continuer à la porter, elle pourra nous servir. » Quand le soir arriva, ils montèrent dans un arbre et avec eux leur porte. Pendant la nuit des sorciers vinrent sous cet arbre compter l'argent résultant de leurs vols. Quand mon Jean les vit à compter de l'argent, il lâcha sa porte qui tomba sur un et le tua. L'un des sorciers dit : « Il est mort ! » En entendant cela, les autres se dispersèrent comme une fumée, laissant là leur énorme butin.

Le lendemain, mon Jean et sa mère redescendirent de l'arbre. « Ah ! ma mère, vous disiez que nous étions ruinés, mais regardez quel sac de pièces d'or nous trouvons ! » Ils laissèrent leur porte sur le sorcier mort, et lui et sa mère s'en retournèrent, le cœur content, dans leur pauvre cabane.

*Conté en 1884 par François Glâtre, de la Ville Doualan,
Le Gouray (Côtes-du-Nord), âgé de 40 ans.*

XCVII

• L'AGNEAU MARTIN (1)

Il était une fois un homme et une femme qui avaient deux filles, dont l'une s'appelait Fanchon et l'autre Marie. Marie était laide, et sa sœur si jolie que tout le monde se détournait à la regarder ; les parents aimaient mieux la laide que la jolie, et ils envoyaient la pauvre Fanchon garder les moutons et ne lui donnaient que du pain moisi à manger.

Un jour qu'elle gémissait, pensant à son malheureux sort, elle vit venir une dame qui lui dit :

— Qu'est-ce que tu as à pleurer, ma petite Fanchon !

— Ah ! madame, je suis bien malheureuse.

— Raconte-moi ce qui te fait de la peine.

— C'est que mes parents ne m'aiment point parce que je suis moins laide que ma sœur : tous les jours ils m'envoient

(1) Cf. le Petit Mouton Martinet, Paul Sébillot. *Contes de la Haute-Bretagne*, t. II, p. 167, et la Petite brebiette blanche, t. I, p. 331.

garder les moutons et ne me donnent à manger que du pain moisi :

— Tiens, voilà ma baguette ; tu en frapperas un coup sur les cornes de ton agneau, et tu auras ce que tu désires.

Fanchon se servit de sa baguette et grâce à elle, elle trouvait du pain beurré, de sorte qu'elle ne dépérissait point. Ses parents, qui s'aperçurent qu'elle embellissait tous les jours, dirent à Marie :

— Va t'en aux champs avec ta sœur, et tâche de voir ce qu'elle fait.

— Non, dit l'enfant gâtée, j'aimerais mieux rester avec les autres.

Mais ses parents lui promirent du bonbon, et elle alla avec sa sœur et lui dit :

— Fanchon, mets ma tête sur tes genoux et cherche-moi mes poux.

Mais la petite ne tarda pas à s'endormir ; alors Fanchon appela son agneau, et frappa ses cornes de sa baguette en disant :

Agneau Martin,

Qu'il vienne ici un bon morceau de pain.

Elle avait posé la tête de sa sœur sur un sillon tout doucement ; mais au moment où elle frappait les cornes de l'agneau, sa sœur s'éveilla et lui dit :

— Ah ! c'est comme cela que tu cherches mes poux ! je raconterai tout à mes parents.

Les parents firent tuer l'Agneau Martin, et le lendemain, quand la petite fille retourna aux champs, elle ne faisait que pleurer. Elle vit encore apparaître la belle dame qui lui dit :

— Ma petite Fanchon, qu'est-ce que tu as ? raconte-moi tes peines.

— Ah ! s'écria-t-elle en sanglotant, ils ont tué mon petit agneau Martin !

— Tâche de te procurer la peau, et quand tu auras besoin de quelque chose, tu frapperas sur la peau avec la baguette et tu auras ce que tu désires.

Les parents de Fanchon, voyant qu'elle embellissait tous les jours, l'épièrent et découvrirent qu'elle avait un secret pour se

procurer à manger. Ils vendirent la peau du mouton, et la jeune fille se désolait encore.

Elle vit de nouveau venir la belle dame qui lui dit :

— Ma petite Fanchon, c'est la dernière fois que je te vois, raconte-moi tes peines.

— Ah ! madame : ils ont vendu la peau de l'agneau, et je n'ai plus rien à manger.

— Ramasse les cornes de l'agneau ; voici une baguette d'or, quand tu auras besoin de quelque chose, tu en frapperas sur les cornes et tu l'auras.

Mais on découvrit encore son secret, on cacha les cornes, et la petite Fanchon, n'ayant plus rien à manger, mourut.

(Conté par Charlotte Fouyer, de Matignon, 1880.)

PAUL SÉBILLOT.

XCVIII

LA POUME NAIRE

LA POMME NOIRE

(Patois du pays de Dol).

V'là ce que c'est : Y'avait une foué une pauvre petite kalipette qu'avait une grosse pousse. La pousse, pour sûr, était toute naire, mais, par ma fa, point indifférente. Vous allez vouère, faites ben attention.

La quenuche pose sa pousse à terre et se met à dire : « Allons, pousse naire, roule ; là ousque tu iras, j'irai. » La pousse roulit à un grand portail de fer et le choquit. Le portail baille alors tout au grand et M. Mirlikovir arrive sur le sieudu. « Tiens, kia-pette, à ce qu'il dit, v'là une bouete, amuse-ta d'o ça. »

Voici l'histoire : Il y avait une fois une pauvre petite fille qui avait une grosse pomme. La pomme, certes, était toute noire, mais, je le jure, point à dédaigner. Vous allez le voir. Faites bien attention.

L'enfant pose sa pomme à terre et se met à dire : « Allons, pomme noire, roule ; là où tu iras, j'irai. » La pomme roula jusqu'à un grand portail de fer et y heurta. Le portail s'ouvrit alors tout au grand et M. Satan arriva sur le seuil : « Tiens, fillette, dit-il, voici uneboîte, amuse-toi avec cela. » Savez-vous ce que fit la fille ? Eh bien, elle ouvrit la boîte.